

IV. LE POINT DE VUE DES IDEOLOGIES

par Arlette APKARIAN-LACOUT, Pierrette VERGES, Pierre VERGES
CACES (EHESS-CNRS)

1. LA REPRESENTATION SOCIALE, UNE IDEOLOGIE PRATIQUE ? UN CADRE THEORIQUE QUI DOIT ECLATER

Dans nos précédentes recherches, nous avons renommé la représentation sociale, idéologie pratique (1), parce que nous voulions, d'une part, prendre en charge une perspective sociologique et non psychologique, d'autre part, rendre compte du rapport réciproque des représentations aux pratiques quotidiennes des acteurs sociaux. Les représentations sociales d'un sujet sont faites de savoirs, croyances, idées plus ou moins structurées qui informent les comportements et organisent les discours. Inversement, elles sont remaniées par ces pratiques. Servant de source d'intelligibilité, elles sont une des formes de connaissance et à ce titre peuvent devenir projets, modèles d'action. Elles n'ont pas bien sûr la consistance et la cohérence forcée de la doctrine, aussi sont-elles plus sujettes au bricolage et à la modification par le choc des réalités même si on peut penser que leur noyau organisateur est assez résistant à toute restructuration. Il nous faudra revenir sur tous ces points pour mieux justifier l'existence d'un double processus cognitif et idéologique nous conduisant à une conceptualisation en termes de formes de connaissance prenant en compte ces deux processus.

Notre perspective théorique a évolué depuis nos premières recherches. En effet, nous ne pouvons plus nous contenter de rendre compte de la production des représentations par la seule instance idéologique. Si le concept d'idéologie pratique implique le renvoi au fonctionnement de la société, il apparaît de plus en plus que ce fonctionnement ne peut être réduit à celui des trois instances marxistes. Aussi il nous faut reconstruire un cadre d'analyse qui tienne compte des acquis des dernières années de recherches en matière de modélisation des phénomènes relatifs aux représentations sociales.

1.1. Quels cadres conceptuels peut-on proposer ?

Nous devons d'abord constater que les représentations sociales ont acquis un statut dans la sociologie avec P. Bourdieu (2) ; on peut dire que "l'histoire sociale des représentations sociales du monde social fait partie des préalables critiques de la science du monde social". Ces représentations sont pour lui des catégories sociales de perception ayant autant de réalité productive que les comportements. Elles participent de la domination sociale dans la mesure où tout groupe social cherche à imposer sa propre perception, ses propres normes, son projet. Il en résulte des conflits : le champ de conflits auquel cet auteur s'intéresse particulièrement est celui des classements sociaux mais on peut élargir sa problématique à tout autre champ, en particulier celui des représentations économiques. Si la productivité des représentations sociales est évidente, il faut cependant désigner le lieu de leur détermination. P. Bourdieu en relève deux : le politique et l'ethos de classe. Le premier renvoie aux classiques idéologies politiques ; le second nous permet d'élargir un peu les perspectives, non parce qu'il est question de classes sociales, déjà prises en compte, mais d'éthos, c'est-à-dire d'éléments acquis et ajustés aux conditions d'existence,

éléments qui ne peuvent être assimilés aux seules idéologies politiques mais doivent intégrer un niveau proprement culturel. L'"ethos" est un lieu de production inconsciente, une "systématicité objective" que cet auteur différencie de la "cohérence intentionnelle" du discours politique. En cela, il fait de l'éthos un stock de prédispositions et de valeurs implicites et réduit l'idéologique à la seule parole politique voire même à la seule doctrine partisane.

Or, il nous semble qu'il n'est pas pertinent de poser d'une part une opposition conscient/inconscient et d'autre part une division classe sociale/parti politique. L'idéologie est plus qu'une somme de doctrines politiques, elle fonctionne comme discours circulant et comme instance. Et l'Ethos n'est pas seulement inconscience et valeurs implicites, mais culture donc cadres de connaissances et pratiques spécifiques.

A. Touraine distingue lui aussi le plan idéologique et culturel : "Modèles culturel et idéologique ne sont jamais donnés séparément ; il est indispensable de les démêler pour échapper au choix ruineux et impossible entre l'appel des valeurs autour duquel s'organisent le consensus et la dénonciation d'une manipulation idéologique" (3). Cet auteur fait du modèle culturel un des piliers de sa problématique en lui attribuant des fonctions d'orientation et de création. Il y a alors d'un côté les idéologies produites par les classes sociales et, de l'autre, le modèle culturel, c'est-à-dire un langage commun, enjeu du conflit de classe, mais référence obligatoire pour tous. Il nous paraît difficile de faire du modèle culturel un point fixe commun à tous. Autant il peut être un enjeu, autant il renvoie pour de larges pans à chaque classe sociale car elles ne produisent pas seulement une idéologie mais aussi des éléments culturels spécifiques ancrés dans leur propre histoire et mémoire.

Les historiens se sont plus particulièrement penchés sur cet aspect, c'est-à-dire sur l'émergence d'un modèle culturel au sein du débat idéologique et sur sa pérennité pendant toute une période. Ils parlent alors de mentalité,

la définissant comme phénomène collectif (représentation partagée) et non conscient (ayant des aspects psychologiques et psychosociologiques). L'intérêt de leur approche est dans le dialogue des temporalités : celle de l'idéologie qui est de l'ordre du court terme (celui du débat socio-politique) et celle du long terme de la mentalité (4). Dans cette articulation, certains éléments de l'idéologie tendent à devenir des valeurs pérennes par leur appartenance à un modèle dominant. Mais cela ne se passe pas sans une résistance des autres idéologies mais aussi des modèles culturels en place. Ainsi, comme l'a montré G. Duby (5), le modèle de la "trifonctionnalité" qui est apparu dans une période de mutation sociale, a dû attendre deux cents ans pour s'imposer. Entre le moment où il fut pour la première fois énoncé et le moment où la domination des nobles sur les clercs en fait un instrument juridique (celui des trois ordres) il y a le long processus d'émergence de la royauté. Ensuite, ces ordres stabiliseront la société pour cinq cents ans.

Si nous ne prenons pas en charge le côté "inconscience" de l'analyse des mentalités par les historiens, il nous semble au contraire que ce jeu des temporalités est essentiel pour fonder la distinction entre un plan idéologique et un plan culturel. En effet, il permet une interprétation en termes de relative permanence et de mutation à l'occasion d'un changement social, dans notre cas, celui lié aux nouvelles technologies, et la spécialisation de chacun de ces plans dans les représentations sociales.

L'IDEOLOGIE permet la mise en perspective des discours au regard du débat social actuel, c'est-à-dire du discours circulant sur les nouvelles technologies. L'acteur se positionne dans ce discours circulant et produit le sien propre. Pour le produire, il met en valeur les éléments auxquels il tient et il tente de nier les différences de point de vue qui apparaissent dans ce discours circulant. Il cherche à clôturer son caractère ouvert, ambivalent, comme l'indique bien R. Kaës (6), produisant ainsi d'une part justifications et rationalisations et, d'autre part, une

suture entre le sociétal et l'intra-psychique (nous n'aborderons pas ce dernier point).

Le CULTUREL est plutôt actualisation d'éléments constitués à des moments historiques plus ou moins antérieurs. Ainsi, nous avons pu analyser le discours économique sur l'argent comme relevant d'une pensée économique associée à un état passé de l'économie. Cette histoire actualisée est d'abord mémoire, une mémoire qui sert de guide pour tout acteur social. Mais au-delà de la mémoire des événements, ce sont des modes d'interprétation que nous puisons dans l'histoire. Mesure-t-on la valeur économique au profit, à l'utilité, au juste prix, au don ? autant de modèles parmi d'autres de rationalité économique que nous a légués l'histoire et que nous actualisons plus ou moins selon les objets, les situations et notre place sociale. Le culturel est alors, pour nous, un ensemble de "MATRICES D'INTERPRETATION" auxquelles le sujet fait appel.

Jusqu'à présent, nous avons surtout mis l'accent sur le fonctionnement des niveaux symboliques, or, il ne faut pas oublier le caractère "pratique" du concept nous permettant d'analyser les représentations sociales : l'idéologie pratique. On peut prendre en compte la pratique de deux manières : elle est dès le discours mise en récit ("récit de pratiques" (7)), elle est ensuite comportements liés à la situation matérielle et sociale du sujet. Ce dernier aspect nous conduit à une analyse de la situation objective des sujets : nature du poste de travail, questionnaire sur sa situation professionnelle et familiale. Il y a là matière à une analyse des déterminations par la place du sujet dans le système social de production. Mais il nous faut aussi porter une attention particulière aux récits que le sujet nous donne de sa pratique. En effet, il n'est pas rare de voir le sujet décrire ce qu'il fait ou a fait. Ce "récit de pratiques" met l'accent sur le temps, l'espace, le corps, la thématique n'y est pas abstraite, mais au contraire pleine de sensations, de perceptions pouvant être valorisées. Nous ne

prenons pas ces récits pour des descriptions "objectives" de la réalité mais comme le lieu de l'inscription d'une détermination qui n'est pas immédiatement idéologique ou culturelle. Bien sûr, ces récits sont produits au travers des filtres de méconnaissance-connaissance et de justification propres au sujet mais ils n'en sont pas moins révélateurs d'un impact de la pratique sur les représentations, et d'un mode de connaissance et de description non symbolique ayant son propre mode de fonctionnement.

Ayant défini un début de problématisation, il convient de la situer en négatif et positif relativement à des visions connexes ou à des explications différentes des représentations économiques.

1.2. Les caractéristiques d'une possible problématique

Nous distinguons trois niveaux de déterminations des représentations économiques : la pratique, l'idéologique et les matrices culturelles d'interprétation. Elles ont en commun de s'exprimer dans le discours donc de travailler sur des significations. Or on affecte le plus souvent ce travail d'un certain nombre de qualifications : occultation, assujettissement, imaginaire, fausse connaissance, actualisation d'un stock préconstruit... Nous voulons nous en démarquer car elles conduisent à une vision négative traitant de sujets comme produit et reproduisant, sans possibilité de production propre. Or, cette conception est battue en brèche de toutes parts : S. Moscovici (8) montre comment l'analyse de la conformité aux normes (contrôle social) doit faire place à une analyse de l'influence sociale où les minorités ont aussi leur place. Il en conclut que l'influence n'est plus la conséquence du pouvoir mais qu'elle a une certaine autonomie. De même, la linguistique quitte un modèle de l'adéquation aux normes grammaticales pour poser la production énonciatrice des locuteurs. La liste des domaines touchés par cette mutation est longue et pourtant il faut

encore se défaire des vieilles habitudes.

Pour nous l'idéologie n'est pas essentiellement une falsification visant à occulter le pouvoir car, en disant cela, on met l'accent sur la seule fonction politique de l'idéologie ignorant le champ complexe du rapport de l'expérience sociale à la représentation. Il convient de dépasser les idéologies - doctrines politiques devenant appareil aux mains du pouvoir - pour affirmer le paradoxe d'une fonction de connaissance.

Mais cette fonction de connaissance est souvent qualifiée de méconnaissance. On lui oppose la connaissance scientifique et on la pose comme son envers, postulant une alternative vrai-faux. De la même manière qu'il nous a fallu préciser la place secondaire du fonctionnement politique de l'idéologie, il nous faut affirmer la nature double de connaissance-méconnaissance de l'idéologie pratique en modifiant un peu la position d'Althusser, c'est-à-dire en ne faisant plus de la connaissance scientifique la norme de la représentation. Cette dernière est, pour nous, une forme de connaissance à part entière d'une nature très différente de celle de la science : elle ne découpe pas le social en champs, elle raisonne par ressemblance, elle produit un vraisemblable pour convaincre (soi ou un autre).

On a qualifié d'imaginaire cette connaissance ; or, il semble bien que cet emprunt à la psychanalyse doit être modulé. Il faut l'entendre comme une représentation symbolique "dont la matérialité et l'efficacité sont celles du signifiant" (9). Il nous faut alors laisser à d'autres le soin d'analyser le fonctionnement imaginaire des signifiés et nous préoccuper seulement du jeu des signifiants. La question de savoir si le sujet est conscient ou inconscient tombe alors et la représentation sociale s'analyse seulement dans l'espace du fonctionnement des signaux, signes et symboles.

Ici, un dernier obstacle doit être levé. Il ne nous est pas possible de concevoir la représentation comme une simple

organisation cognitive car elle doit être articulée à la société et à l'histoire. Elle est en effet, d'une part ancrée dans le conflit social, dans les divisions sociales tant par sa nature culturelle (nous parlons de culture de classe) que par sa nature idéologique. Elle est d'autre part située historiquement et même actualisation de formes de pensée remontant à des moments historiques étagés dans le temps. Les temporalités à l'oeuvre dans les représentations économiques peuvent être fort longues au point qu'il est possible de ne plus retrouver les conditions exactes de production de tel ou tel thème ou modèle. Cependant, si nous acceptons qu'il puisse y avoir un complet effacement des conditions de production de ces modèles, nous refusons qu'il soit transformé en une intemporalité. Il serait commode alors de parler de mentalité comme les historiens (une production sociale non consciente, sans auteur identifiable (10), mais nous essaierons de ne pas le faire car ce serait privilégier le long terme sur le rapport long terme-court terme qui nous paraît le point de passage obligé du changement social corollaire des mutations technologiques.

Au terme de cette tentative de définition, nous pouvons poser un cadre d'analyser des représentations économiques.

1. En tant que forme de connaissance, elles ont à la fois :

- organisations de thèmes ;
- modèle cognitif assurant un fonctionnement sémiotique, une manipulation des significations.

2. En tant que représentations sociales, elles sont à la fois :

- récits de pratiques ;
- participantes du discours social circulant, visant l'influence ou le pouvoir à travers un fonctionnement d'idéologie pratique ;
- matrices d'interprétation mettant en place un cadre culturel de connaissance et de comportement ;

Le premier point nous permet de nous articuler, pour une analyse de discours, aux théories de l'argumentation de l'école de J.B. Grize, qui cherchent en effet une organisation de signifiants (classes-objets et schématisation) et se propose de décrire les modèles de logique naturelle (construction par le sujet de la vraisemblance du discours).

Le second point nous permet de mettre en place une recherche sur les lieux et les modes de production des représentations économiques. C'est ce qu'il convient maintenant de développer.

2. LE REPERAGE D'UN FONCTIONNEMENT IDEOLOGIQUE

Faisant l'hypothèse d'une instance idéologique ayant son mode autonome de fonctionnement, il faut nous interroger sur les traces de ce fonctionnement dans les discours. Dans le langage courant, on dit facilement que tel propos est idéologique, dans la littérature sociologique ou psychosociologique, on pose que certains modes de raisonnement, certains types d'engagement du sujet dans sa parole dénotent un fonctionnement idéologique. Nous verrons que s'il faut tendre à le mettre à jour, ce fonctionnement ne se donne pas à voir immédiatement. En effet, toutes ses caractéristiques ne sont pas traduites de manière bi-univoque par des formes rhétoriques particulières.

Les textes sur l'idéologie sont fort divers. Aussi peut-on la décrire de plusieurs manières. Elle est d'abord une représentation plus une passion, en posant cela, l'accent est mis sur le côté affectif et sur les motivations qui animent le sujet. Cette "passion" devrait s'exprimer par la valorisation de certains thèmes, l'engagement du sujet dans son discours, comme on le voit dans cette phrase à propos des nouvelles technologies : "Je pense que ça peut apporter des améliorations ça c'est sûr et certain" ou encore, cette

phrase d'un ministre communiste (23.12.1983) : "Une nouvelle figure de la classe ouvrière émerge, petit à petit. Son travail sans nier la valeur de celui des O.S. est plus qualifié, plus intellectuel ; il doit être plus impliqué dans la gestion". Malheureusement, toute valorisation dans un entretien ne peut être prise pour une trace de l'idéologie. On peut en donner un exemple avec cet entretien (201-1) : "C'est quand même un bon point, on a moins de risque d'erreur mais il y a quand même un travail d'adaptation qui n'est pas toujours évident". Dire qu'une représentation devient idéologique lorsqu'elle est passion (valorisation, modalisation) ou action (performatif) suppose qu'il existe un état neutre de la représentation. Cela ne peut être un guide d'analyse de discours car aucune théorie ne peut désigner cette expression neutre.

On peut aussi dire que l'idéologie se lit dans les justifications et rationalisations que le sujet avance pour étayer ses idées. Cette forme argumentative reflèterait un processus d'accommodation du sujet à l'implication que la société et le pouvoir font peser sur lui, ou encore un processus d'intériorisation des valeurs (11). Mais là encore, le rapport entre fonctionnement idéologique et forme discursive n'est pas bi-univoque. On peut exprimer une position idéologique sur le mode de l'évidence ; les ancrages sont autant que les justifications une trace de l'idéologie. Inversement, on peut avoir un discours très étayé non immédiatement interprétable en termes idéologiques comme le montre l'entretien 105-1 pris comme exemple au chapitre III.2 : "Non pour moi, les nouvelles technologies n'ont pas changé le travail, parce que j'ai toujours fait ça...".

Il est encore possible, en référence au procès de domination sous-jacent à l'idéologie, de repérer dans les entretiens toutes les marques du pouvoir. Ceci se fait par l'analyse des sujets et des anaphores : de "le patron nous a

imposé..." à "on nous demande de...", il y a toute la gradation des personnels-impersonnels. L'effacement partiel du détenteur du pouvoir pouvant être l'ultime ruse de l'idéologie. Mais ici nous voyons bien que nous ne parlons plus d'un fonctionnement de l'idéologie mais d'un thème possible du discours idéologique : celui de la dénomination-dénonciation du pouvoir et de la domination.

Alors faut-il abandonner toute idée de repérage d'un fonctionnement idéologique et se retourner vers les marques thématiques faisant référence au discours circulant ? Peut-être, mais encore, nous affirmons toujours qu'il existe un rapport entre forme discursive et contenu, même si nous ne pouvons poser a priori ce rapport. Il ne se dévoilera à nous qu'au terme de la recherche dans l'articulation que nous effectuerons entre les formes argumentatives mises en évidence par l'analyse du C.d.R.S. et les contenus idéologiques que nous aurons repérés. C'est par la synergie de nos deux approches que le fonctionnement idéologique du discours peut être appréhendé.

Ce parti pris nous conduit à répertorier dans les entretiens l'apparition de certains thèmes, ou plus précisément la thématique du développement des nouvelles technologies dans le discours circulant de notre société. Précisons de suite que nous ne visons pas une analyse de contenu mais une manière de transformer en base documentaire notre corpus. Il convient ensuite de rassembler les textes ayant même contenu pour repérer leurs convergences ou leurs formes argumentatives, il convient encore de montrer le "bricolage" qu'effectue chaque sujet à partir d'éléments pris dans une ou plusieurs composantes du discours circulant. Pour établir cette carte thématique, nous nous référerons à une analyse a priori du champ de représentation du changement technologique et nous le confirmerons par l'analyse des discours syndicaux et patronaux effectuée par l'IRPEACS (12).

Nous partirons du caractère multiple de la représenta-

tion économique : elle est économique, politique et sociale. Les nouvelles technologies y sont respectivement représentées par trois figures propres à chacune de ces dimensions : la rentabilité, le pouvoir de les mettre en oeuvre, les conditions de travail. On ne peut, à ce point de la recherche, décrire dans le détail ce champ thématique ; il est cependant possible de l'organiser de manière significative autour de deux processus, l'un propre au fonctionnement de l'idéologie : l'existence d'une idéologie dominante et d'une contre-idéologie ; l'autre propre au fonctionnement du discours : l'effacement de l'élément central organisateur du champ thématique. Cet effacement n'est pas pour nous immédiatement une marque du fonctionnement idéologique mais seulement une possibilité de dérivation dans ce champ. La grille de lecture de nos textes peut alors prendre la forme suivante :

a) La rentabilité économique :

a1 : idéologie dominante : le profit :

- expression d'une règle de rentabilité, de la nécessité d'un profit
- la compétitivité ou les contraintes de la concurrence
- la productivité ou la modernisation nécessaire.

a2 : contre idéologie : la mise en cause du profit

- le caractère anormal ou exorbitant du profit du patron et la demande de partage des bénéfices
- le rendement corollaire de la rentabilité
- la baisse de qualité des nouveaux produits.

L'effacement du profit se fait en mettant en avant le marché ou la technique d'où la chaîne : rentabilité, compétitivité, productivité. De même, sa remise en cause passe par les modifications du rythme de production et du produit (celui-ci est souvent identifié aux nouvelles techniques) d'où la chaîne bénéfice, rendement, qualité.

b) Le pouvoir économique :

b1 : idéologie dominante : les décisions patronales

- la décision de mise en place des nouvelles technologies et son corollaire le pouvoir de donner ou retirer un emploi
- les contraintes ou conséquences de leur mise en place
- le caractère inéluctable de leur apparition.

b2 : contre-idéologie : le contre-pouvoir (syndical)

- défense de l'emploi face aux restructurations
- contrôle de la mise en place des nouvelles technologies
- mise en cause de la dépendance de l'ouvrier (il n'a pas droit à la parole, il ne trouve pas d'emploi...).

On a dans les deux cas un effacement du décideur (patron et syndicaliste), il est remplacé par le système (de contrainte, de contrôle) ou par la fatalité sociale (l'inéluctable progrès et le statut socio-économique des travailleurs).

c) Les conditions de travail :

L'évolution des conditions de travail est au coeur du débat sur l'impact des nouvelles techniques, au-delà de son caractère positif ou négatif cet impact est aussi une mutation des formes de travail : qualification et cadence. Les nouvelles technologies permettent-elles au travailleur d'acquérir une autonomie dans son travail (n'a-t-on pas comparé l'ouvrier contrôleur de processus à un pilote de ligne (13)). Visent-elles la disparition du travail répétitif et l'obsession des cadences.

Nous savons combien toute grille thématique est sujette à caution et combien il faut se prémunir contre un usage statistique (comptage) de ses catégories. Nous savons aussi que l'idéologie ne peut s'y réduire car son fonctionnement est aussi sinon plus important que son contenu. Mais nous avons été contraint de recourir à cette clé d'entrée dans les discours par le refus d'identifier fonctionnement discursif et fonctionnement idéologique et aussi par la nécessaire spécification de l'idéologie à notre objet nouvelles technologies. Or, cette spécification ne peut se faire qu'en termes de contenu. Nous avons d'autre part constaté l'impossibilité d'identifier certaines procédures argumentatives (relevant d'une logique naturelle) et le fonctionnement idéologique. Leur mise en rapport ne peut être faite qu'au terme de la recherche.

3. L'EXISTENCE DE MATRICES CULTURELLES D'INTERPRETATION

La définition de cadres de pensée dont les conditions de production socio-historiques ne sont plus du tout d'actualité, et qui ne font plus l'objet d'un débat social sauf peut-être chez les scientifiques, nous est apparue essentielle. Ces cadres permettent la prise en compte d'une profondeur historique dans le système des déterminations des entretiens. Ils indiquent l'existence d'une dimension qui n'est pas de l'ordre du débat politique, mais de l'ordre de la société et de son organisation en classes sociales. En effet, si l'idéologique peut être référé à un petit nombre de lieux de production associés à la caisse de résonance et de transformation du discours circulant, les matrices d'interprétation sont, elles, ancrées dans une mémoire collective transmise par tout un ensemble d'appareils (école, famille, église, mouvement associa-

tif...) visant à la recomposition sociale.

Il ne nous paraît pas pertinent, pour l'objet de cette recherche, de se poser la question de l'histoire de chaque matrice d'interprétation. Est-ce que l'idée "de l'adaptation" est apparue avec Lamarck et Darwin ou est-elle plus ancienne ? De quel conflit social a-t-elle émergé ? Ces problèmes historiques sont importants mais ne sont pas de notre ressort. Par contre, il serait plus intéressant pour nous de savoir à quelle époque cette matrice devient pour un groupe social donné un mode d'interprétation de sa pratique. Est-ce que l'adaptation au progrès technique n'apparaît dans le discours ouvrier qu'avec les restructurations industrielles des années cinquante ? Nous n'avons malheureusement pas d'étude de référence sur ce domaine. Aussi nous nous contenterons de faire une description synchronique des matrices qui nous semblent à l'oeuvre à propos des nouvelles technologies.

Les nouvelles technologies modifient profondément le rapport social sujet/objet (S/O). De l'ouvrier de métier à l'ouvrier à la chaîne puis au technicien professionnel, l'évolution de la qualification traduit la mutation du rapport du travailleur au produit de son travail. Aussi il semble intéressant d'organiser les matrices culturelles d'interprétation autour de ce rapport et de ses transformations.

a) S/O : un processus d'adaptation. A un état donné du système de production doit correspondre un travailleur bien à sa place. Si cet état évolue, une adaptation s'avère nécessaire, comme le dit cet entretien (201-1) : "Il y a quand même un travail d'adaptation qui n'est pas toujours évident... oui, on a eu une formation sur le tas des cours quand même", ou encore (102-1) : "Les nouvelles méthodes de travail, mais ça veut dire qu'il faut s'adapter. Et par exemple comme nous avons besoin de l'ordinateur il a fallu

qu'on s'adapte".

b) O/O : une logique technique. Si le sujet disparaît derrière sa machine ou son produit, on peut développer une interprétation en termes de rapport entre deux objets. La matière plastique a remplacé l'aluminium pour fabriquer telle vanne parce que son usinage est plus facile, la commande numérique a remplacé la fraiseuse classique, l'ordinateur a remplacé la machine à écrire, etc... La logique technique ne se pose pas la question du sujet qui utilise la machine, elle a son propre mécanisme de comparaison et de transformation, même si ce dernier peut être mis en cause par les critères humains ou économiques (l'ergonomie, la rentabilité, le marché).

c) S/S : la valeur humaine ou le rapport social. Si inversement, l'objet disparaît derrière les hommes en relation dans le processus de production, on se trouve devant deux cas de figure. Soit il est fait référence au rapport social de production : la captation du savoir ouvrier par les techniciens du bureau des méthodes (une machine à commande numérique peut avoir un terminal sur la machine et dans ce bureau) ou la mise en norme des relations clients-guichetier par le service informatique d'une banque. Soit il y a rapport de valeur entre le sujet et une transformation anthropomorphique de la machine : on se demande ce que vaut l'homme et le robot. Cette mise en valeur permet toutes les équivalences entre valeurs humaines (qualité), valeurs économiques (rentabilité) et valeurs techniques (qualification).

d) $E(S/O)^n$: la rationalité économique. Si l'interviewé ne s'intéresse pas au rapport limité d'un sujet à son objet, mais à la multiplication de ce rapport $(S/O)^n$, il doit se donner un critère d'évaluation : pourquoi telle organisation du travail est meilleure que telle autre ?

c'est ici qu'entre en jeu la rationalité économique, comme dans cet exemple (116-2) : "C'est qu'un poste de travail, c'est un investissement alors que le personnel il y a des charges salariales plus des charges sociales et autres qui vous coûtent plus cher qu'un investissement sur un poste". Cette rationalité fait appel à un équivalent monnaie permettant la comparaison et se donne un critère de choix (soit simple, du type coût/bénéfice, soit plus complexe en introduisant l'amortissement dans le temps). Cette rationalité économique n'est pas encore bien détachée de ses conditions de production. Elle est encore largement articulée au débat idéologique. Aussi cette matrice d'interprétation n'a pas tout-à-fait le même statut que les précédentes. Elle nous intéresse cependant parce qu'elle est spécifique du raisonnement économique. Pour bien la distinguer des contenus idéologiques que nous avons décrits, nous nous restreindrons au repérage des raisonnements supposant un équivalent général (monétaire) et verserons dans l'idéologique la rationalisation en termes de profit, rendement, nécessité économique...

Ces quatre-cinq matrices interprétantes sont plus ou moins utilisées par chaque groupe social. Elles peuvent être marginalement mises en cause dans certains débats idéologiques marquant en cela l'existence d'un processus de passage entre culturel et idéologique. Elles n'en sont pas moins ancrées dans une temporalité longue qui en fait leur spécificité et leur efficacité. Les questions que nous nous posons sont alors de savoir comment, à travers une argumentation particulière, elles servent de cadre ou d'étai ou encore d'évidence, et quelle place elles prennent dans les entretiens.

4. L'ARTICULATION DES PERSPECTIVES SOCIOLOGIQUES ET DE L'ANALYSE ARGUMENTATIVE

Nous ne dirons rien pour le moment du troisième niveau de détermination : les récits de pratiques, car nous ne sommes pas assez avancés dans l'analyse de leur fonctionnement. Nous pouvons simplement penser qu'ils ne sont pas seulement un étage du référentiel du sujet, mais le lieu d'une mise en oeuvre plus ou moins valorisée du temps, de l'espace et du corps, peut-être d'autres choses encore.

En ce point de notre présentation, nous pouvons approfondir l'articulation de nos hypothèses à l'analyse argumentative effectuée par le C.d.R.S. Elle est double : d'une part articulation des concepts utilisés et d'autre part utilisation des mises en forme des discours.

4.1. Le rapport entre les deux univers conceptuels

Nous n'effectuerons pas une analyse épistémologique des différentes problématiques proposées dans ce cahier. Nous essayerons simplement de montrer les congruences conceptuelles permettant d'articuler les deux systèmes. Au plan le plus général, l'idée d'une argumentation qui se construit autant par référence à un processus cognitif qu'à un processus discursif permet de rejeter toute théorie sociologique qui ne voit dans le discours qu'un reflet de la réalité sociale. Cette production du sujet nous paraît essentielle à la prise en charge d'une hypothèse sur le bricolage du sujet à partir de sources multiples (culturelles, idéologiques, pratiques).

De la même manière, la conception de l'argumentation comme productrice de vraisemblance (et non de vrai ou de falsification) nous permet la conceptualisation des représentations sociales comme un type de forme de connaissance.

En cela, nous nous appuyons sur la théorie cognitive sous-jacente où l'on identifie des objets, et un niveau opératoire de sélection de mise en relation et de schématisation. Ceci rend compte de l'aspect forme de connaissance de la représentation mais c'est aussi le moyen de construire des marqueurs situant la nature des moments du discours où interviennent les diverses déterminations.

4.2. La mise en forme des discours

La présentation des discours sous forme arborée (cf. III.1) ou sous forme vectorielle (cf. III.2) est essentielle pour nous à plusieurs titres. Déjà elle nous évite de tomber dans le découpage thématique des textes qui conduit à une analyse classificatoire non absente de subjectivité et faisant l'impasse sur les relations cognitives et discursives.

Ensuite, elle nous donne une information importante sur la place dans l'argumentation des éléments que nous cherchons à repérer. Nous pouvons nous en expliquer sur l'exemple analysé par Denis Apothéloz et Denis Miéville (cf. III.2) : celui de l'entretien 116-1. Leur formule finale est la suivante :

RC [r2[[r12, r11] r'1]]

Dans ce texte intervient une référence aux conditions de travail à travers le thème de la déqualification :

en r'1 : "un niveau de formation relativement faible"
remplaçant "du personnel qualifié"

en r12 : "certaines personnes qui n'auraient peut-être pas pu faire ce travail".

Ce thème apparaît au niveau le plus profond de l'étayage du raisonnement (r'1) et il est redoublé tout de suite par r12. Il joue donc un rôle essentiel dans la justification de la réponse conclusive. L'idéologie n'est

pas, ici, affirmation, mais étai et on peut s'interroger sur le redoublement de l'étayage. L'analyse de C. Pequenat (cf. III.1) confirme ces résultats. Ces deux segments (r'l et r12-r11) ont été créés par la règle de nominalisation (R01). Cette nominalisation est particulièrement intéressante : c'est "ce travail", "un niveau de formation", "du travail", "du personnel qualifié". C'est bien les conditions du travail en termes de qualification/déqualification qui argumentent la première conclusion de cet entretien. "Ça a nivelé vers le bas" : cette conclusion nous apparaît comme une reformulation bien particulière de "ça a changé le travail".

Il est certain que le résultat majeur de notre travail devra se situer dans cette articulation entre déterminations sociales et opérations argumentatives. Le caractère volontairement hypothétique de notre propos renvoie à celui de J.B. Grize qui plaide pour le caractère "pilote" de la recherche (cf. I). Nous faisons le pari de combiner diverses approches dans un éclairage mutuel sans qu'elles soient obligées de se renier.

NOTES

- (1) Ici, nous faisons référence aux travaux de S. Moscovici qui ont fondé le concept de représentation sociale. Sur cet acquis, il est possible de transposer ce concept en sociologie. C'est ce que nous avons tenté de faire dans : J.M. Albertini ed., **L'initiation économique des adultes**, Collection des ATP, 1974, Editions du CNRS.
- (2) P. Bourdieu, Paysans, une classe-objet, **Actes de la recherche**, n° 17-18, novembre 1977.
- (3) A. Touraine, **Production de la société**, Seuil, 1973, p. 163.
- (4) M. Vovelle, **Idéologies et mentalités**.
- (5) G. Duby, **Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme**, Seuil, 1978.
- (6) R. Kaës, **L'idéologie, études psychanalytiques**, Dunod, 1981.
- (7) Termes que nous empruntons à Nicole Ramognino.
- (8) S. Moscovici, **Psychologie des minorités actives**, PUF, 1979.
- (9) S. Askofame, De la transformation des représentations idéologiques, esquisse d'une problématique, **Psychologie et éducation**, vol. VII, avril 1983.
- (10) J. Revel, Conférence à l'EHESS, avril 1984.
- (11) P. Malrieu, Genèse réciproque de l'idéologie et de la personnalisation, **Psychologie et éducation**, vol. VII, n° 1-2, avril 1983.
- (12) A. Silem, M. Glady, G. Martinez, **Information des salariés et défis des nouvelles technologies**, IRPEACS, 1984.
- (13) Cf. l'analyse d'un article de journal d'entreprise dans les **Cahiers du CIRS**, n° 47.